

Prologue

Pendant des années, j'ai cru que ce qui m'était arrivé quand j'étais petite fille était de ma faute. Peu importe ce que vous voulez faire croire à quelqu'un, si vous lui répétez quelque chose avec assez de constance dès l'enfance, cela va s'ancrer en lui comme une vérité qu'il ne pourra plus remettre en doute. Plus tard, une fois la personne capable de penser par elle-même, et si la vérité en question se fonde sur des données objectives ou scientifiques, il lui sera possible de la vérifier ou de l'infirmier. Mais quand il s'agit d'un élément plus subjectif, les choses ne sont pas aussi simples, surtout si des personnes ou événements extérieurs viennent confirmer cette information.

La « vérité » que ma mère n'a cessé de me répéter tout au long de mon enfance, et qu'elle me répète à l'âge adulte, est que j'étais responsable de tous les mauvais traitements qui pouvaient m'être infligés – même si c'est elle, à dire vrai, qui m'en infligea le plus. C'est pourquoi je fus soulagée, bien que très effrayée, le jour où on décida de me placer en foyer. Les choses, pensais-je, allaient peut-être s'améliorer maintenant, et je pourrais peut-être vivre l'existence dont j'avais toujours rêvé – cette existence que ma mère répétait sans cesse que je ne méritais pas.

Malheureusement, j'étais destinée à faire partie de ceux pour lesquels le mot « foyer » devait perdre tout son sens. Car ce qui m'est arrivé à Denver House fut encore pire que tout ce que j'avais pu vivre auparavant. Ce qui sembla confirmer que ma mère avait raison depuis le début quand elle disait que je n'avais que l'existence que je méritais.

1

Je venais juste de me réveiller et je traversais l'étroit couloir situé en haut des escaliers quand maman sortit de sa chambre. Pour la plupart des enfants, leur maison est le seul endroit où ils se sentent réellement en sécurité. Pour d'autres, c'est le seul lieu où ils savent qu'ils ne le sont pas. Aussi, quand maman fit un pas vers moi, je sentis les muscles de mon corps se raidir et me commander instinctivement de m'éloigner d'elle.

J'avais alors quatre ans, et je savais depuis un moment déjà que je n'avais pas à faire quelque chose de mal – en tout cas de mon point de vue – pour que ma mère se mette en colère contre moi. Ce matin-là, pourtant, au lieu de me crier dessus, de me gifler ou de me tirer les cheveux, elle resta dans l'embrasure de la porte de sa chambre et me sourit.

Ce n'était pas un beau sourire, le genre de ceux que j'avais vu les autres mamans faire à leur enfant quand elles venaient les récupérer à l'école. C'était plutôt un rictus plein de vice, comme si elle savait quelque chose que je ne savais pas encore, quelque chose de douloureux, et qu'elle se délectait de la perspective de pouvoir me l'annoncer bientôt. Elle ne disait toujours rien et j'hésitais sur le palier, me demandant si mon propre sourire, indécis et anxieux, serait à même de l'apaiser ou s'il la mettrait

en colère. Elle attendit que j'aie fait deux pas vacillants dans l'escalier, puis me poussa dans le dos.

— Oh, ma chérie, attrape la rampe ! cria-t-elle. Mais l'inquiétude de sa voix était exagérée et fausse, et elle éclata de rire quand je me mis à trébucher pour tomber, finissant ma course avec fracas dans le mur situé en bas des escaliers.

J'étais toujours étendue sur le tapis du couloir, choquée et étourdie, quand papa arriva du salon en courant et s'agenouilla à côté de moi.

— Bon Dieu, Maggie ! cria-t-il en direction de ma mère, qui souriait avec méchanceté du haut des escaliers. Qu'est-ce qui s'est passé ? Et qu'est-ce qui est si drôle ? Elle s'est fait mal !

— Ne t'en prends pas à *moi*. (Elle posa les mains sur ses hanches et nous regarda tous les deux avec mépris.) Ce n'est pas *ma* faute si cette gamine est maladroite. Elle a trébuché comme une idiote.

La dispute qui s'ensuivit éclipa ma présence. J'en profitai pour m'asseoir et tâter avec précaution la douloureuse bosse qui apparaissait sur le côté de ma tête, puis j'examinai la marque rouge sur mon coude qui, je le savais d'expérience, virerait bientôt au bleu. J'avais l'impression que quelqu'un me cognait l'intérieur du crâne avec quelque chose de très lourd, et des larmes commencèrent à me monter aux yeux tandis que l'air au-dessus de moi se remplissait des cris hystériques de mes parents. Mais j'étais fermement décidée à ne pas pleurer.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Zo ? Papa passa les mains sous mes bras et me remit sur mes pieds.

— Je te l'ai dit, elle a trébuché toute seule. Pas vrai, Zoe ?

Maman arborait toujours ce sourire malsain, quoique

moins large cette fois-ci, peut-être parce qu'elle ne voulait pas que papa le remarque. Il me conduisit dans le salon, où il m'assit sur une chaise.

— Je vais aller te chercher du jus de fruits. Tu te sentiras mieux après ça.

Il était rare que quelqu'un soit gentil avec moi à la maison et, aujourd'hui encore, cette idée m'attriste. À l'époque, j'étais trop effrayée pour apprécier l'attention que papa me témoignait, car je savais qu'aussitôt qu'il serait parti au travail, maman me la ferait payer.

Je pense que papa était au courant de certaines des choses qu'elle me faisait, ce qui explique pourquoi il s'énervait parfois contre elle, comme ce jour-là. Il ne pouvait à l'évidence pas tout savoir tant elle mettait de soin à dissimuler ses mauvais traitements, surtout quand j'étais toute petite. Je ne disais jamais rien moi-même, car je savais que sinon, mes parents se disputeraient ou, pire, que papa finirait par partir, me laissant seule avec elle.

Pour toutes ces raisons, cette fois fut l'une des seules où je me souviens que papa prit ma défense. Et même s'il était parfois gentil avec moi à cette époque, maman semblait toujours se tenir derrière lui quand il passait du temps avec moi, me regardant par-dessus son épaule avec une expression pleine de rancune qui semblait dire : « Attends seulement qu'il soit parti au travail. »

Parmi le peu de bons souvenirs que je garde de ma petite enfance, je me rappelle ces moments où je me tenais sur le pas de la porte, agitant la main en direction de mon père au moment où ce dernier partait au travail. Ce sentiment heureux était vite écourté, cependant, et il s'interrompait tout à fait dès le moment où la porte se refermait, car je savais que, dans les heures qui suivraient, je serais seule avec maman.

Quand j'étais petite, j'aimais mes deux parents. Même si maman me traitait vraiment mal et si j'avais peur d'elle, je pensais que son absence d'amour était entièrement de ma faute, et je cherchais désespérément son affection. C'était différent avec mon père, et bien qu'en vérité, il fût rarement gentil avec moi, il prenait parfois ma défense. Et au moins, il ne me battait pas et n'était pas méchant avec moi, à la différence de maman. Pour toutes ces raisons, je l'aimais vraiment. Au moins avant d'avoir atteint l'âge où je dus commencer à le craindre lui aussi.

Je ne me souviens pas d'une seule fois où maman a été gentille avec moi. Elle n'avait jamais que deux attitudes quand il s'agissait de s'occuper de moi – sévérité ou méchanceté –, et elle pouvait être d'une grande violence. En fait, les seuls moments où elle avait un contact physique avec moi étaient quand elle me tirait les cheveux, me pinçait, me frappait des poings ou des pieds, avec un livre ou une chaussure, et même une fois avec une plaque de cuisson. Elle ne m'embrassait jamais et ne posait jamais la main sur moi que pour exprimer sa colère. Et elle semblait toujours en colère contre moi, peu importe les efforts que je pouvais faire pour ne pas l'irriter ou la contrarier. Ce n'est que bien plus tard que je compris que je n'avais jamais rien fait qui explique cette torture psychologique et physique. J'étais pour elle le bouc émissaire qui justifiait tous les problèmes qu'elle rencontrait. Ceux-ci résultaient pour la plupart de sa propre enfance gâchée, mais je ne l'appris que beaucoup plus tard. Mais le mal était fait et, manipulée comme je l'avais été, il me fut extrêmement difficile de me dire que je n'avais jamais été la cause de ses problèmes.

Elle jetait parfois des choses à la tête de papa ou cassait des objets quand ils se disputaient. Mais elle ne lui

a jamais fait, ni à aucun de mes frères, toutes les choses vicieuses qu'elle m'a faites à moi, pour la même raison, j'imagine, que la plupart des harceleurs ne prennent pas à partie les gens capables de répondre à leurs agressions.

Heureusement pour moi, elle passait presque toute sa journée dans la cuisine quand j'étais seule à la maison avec elle. Je ne sais pas si elle buvait déjà à l'époque, mais c'est plus que probable. Elle s'adonnait sans doute à la boisson pendant que je restais dans le salon, bloquée à bonne distance d'elle par la barrière qui m'interdisait l'abord des autres pièces.

C'est à cette période qu'elle a commencé à me refuser l'accès au pot et, plus tard, aux toilettes. Je ne sais pas si elle faisait ça par pure méchanceté, pour m'humilier, ou si c'était juste un autre moyen d'exercer son pouvoir sur moi. La barrière pour enfant était une simple planche de bois que mon grand-père avait découpée et ajustée aux dimensions du couloir, mais je n'étais pas autorisée à y toucher, et je n'ai jamais plus essayé après que maman m'a punie en me frappant et en me hurlant dessus. Aussi, quand j'avais besoin d'aller sur le pot, je m'approchais de la barrière et me mettais à pleurer. Quant à maman, elle m'ignorait ou m'observait depuis la cuisine, impassiblement d'abord, puis avec un amusement croissant à mesure que mon inconfort se changeait en douleur à force de me retenir. Puis je me faisais dessus, inévitablement, et elle venait me hurler dessus et me frapper. Je me disais donc que c'était réellement de ma faute, peu importe le temps qu'elle m'avait fait attendre.

Plus tard, alors que j'étais un peu plus grande et que la barrière avait été retirée, elle laissait parfois un plat en étain sur le sol de la cuisine pour que j'y fasse mes

besoins, comme si j'étais un animal de compagnie plutôt qu'un être humain. J'avais à peu près quatre ans quand elle a commencé à faire ça, et j'étais parfaitement capable d'utiliser le pot ou d'aller aux toilettes par moi-même. Mais il était difficile de se soulager dans un plat, en particulier quand elle m'observait, comme souvent, car je savais que si je laissais la moindre goutte tomber sur le sol, elle me frapperait.

Papa travaillait à l'usine et avait des horaires irréguliers, et quand il partait pour la nuit, elle se saoulait à mort avant de s'endormir sur le canapé. Mes frères, Jake et Ben, de sept et neuf ans plus âgés que moi, étaient assez grands pour aller au lit d'eux-mêmes à cette époque. Mais entre mes trois et cinq ans, je restais souvent seule dans le salon ces nuits-là, et même si je suppose que je devais bien dormir un peu, je n'ai aucun souvenir de la manière dont je me débrouillais. Je me rappelle seulement que j'errais dans la maison plongée dans le noir, puis qu'à un moment, le soleil apparaissait à travers la vitre. Maman m'habillait toujours rapidement ces matins-là, avant que mes frères se lèvent, et tandis qu'elle me tirait les cheveux et me cognait la tête avec sa brosse, elle me menaçait :

— Tu n'as pas intérêt à dire à Ben, à Jake ou à papa que tu n'es pas allée au lit cette nuit.

J'imagine que c'est à cause de ces nuits sans sommeil que je m'endormais si souvent en pleine journée quand j'ai commencé la crèche, et plus tard l'école primaire. Je me souviens m'être réveillée une fois dans un état de panique totale après qu'un professeur m'eut jeté une chaussure dessus, puis m'eut réprimandée pour m'être endormie en classe.

Maman m'emmenait de temps en temps au lit une fois que je m'étais endormie. Parfois, elle me laissait tomber,

puis me criait dessus tandis que je dévalais les escaliers – « C'est de ta faute ! » – avant de les descendre à ma suite pour me prendre par le bras et me tirer jusqu'à ma chambre, où elle me jetait littéralement dans mon lit. En ces occasions, je restais déterminée à ne pas pleurer, même si j'avais les larmes aux yeux, surtout quand elle me disait, dans un ricanement sinistre :

— Fais attention aux mains qui se baladent dans ton lit. Puis je l'entendais rire quand elle refermait la porte, me laissant seule dans le noir.

Je ne sais pas pourquoi, je n'avais pas le droit de sortir du lit sans son autorisation. Alors quand je faisais un cauchemar, comme c'était souvent le cas, je mouillais mes draps. La première fois que c'est arrivé, j'ai pleuré et crié pour l'appeler, mais elle n'est pas venue. J'ai passé le reste de la nuit sur mon matelas mouillé, attendant, angoissée, le matin. Elle m'entendait sûrement l'appeler au cours de ces nuits, car quand elle entraînait dans la chambre, le lendemain matin, elle semblait toujours savoir que le matelas serait mouillé, et après m'avoir sortie du lit, elle me traînait par les cheveux à travers la pièce, me giflant et me répétant en hurlant que j'étais une moins que rien et que je n'apportais que des problèmes. Puis elle retirait les draps mouillés et les descendait pour les montrer à mes frères, qui se moquaient de moi avec elle.

Nous avions une machine à laver, et il n'était pas très compliqué de laver un drap sale, mais sans doute était-ce trop pour elle, car quand j'ai finalement arrêté de mouiller mes draps, à l'âge de sept ans, elle ne les lava plus qu'une fois par an.

Maman ne m'emmenait jamais nulle part, et elle était furieuse les rares fois où papa le faisait, comme ce jour

où il m'avait amenée au supermarché après sa nuit de travail. Je crois que j'avais quatre ans ; je ne sais pas si c'est moi qui avais demandé à le suivre, ni la raison pour laquelle maman avait tant insisté pour qu'il ne m'em-mène pas. Mais plus elle s'obstinait, plus il s'entêtait, jusqu'à lui crier :

— Je la prends, un point c'est tout ! puis il m'avait poussée dehors avant de claquer la porte derrière lui.

Leur dispute en serait peut-être restée là si je ne m'étais pas endormie dans le bus sur le chemin du retour, et si papa n'en avait pas remis la faute sur maman et ne l'avait pas accusée – avec plus de justesse qu'il ne l'imaginait sans doute à l'époque – de ne pas prendre soin de moi comme il le fallait. S'est ensuivie une très grosse dispute, pendant laquelle j'essayai de protéger mes oreilles de leurs voix pleines de colère et mes yeux des choses qu'ils se faisaient l'un à l'autre.

Je ne crois pas que le comportement de maman était dû à un sentiment de jalousie. Je pense qu'elle voulait juste m'interdire toute expérience positive. Et c'est ce qu'elle a finalement obtenu, comme elle obtenait presque toujours ce qu'elle voulait.

Le seul endroit où elle m'ait jamais amenée – en de très rares occasions – est le supermarché. Jamais je n'allais au cinéma, au bowling ou au parc avec elle, et bien que mes frères fassent de régulières visites de contrôle chez le dentiste, je n'y eus quant à moi jamais droit. Même quand j'avais besoin de me faire couper les cheveux ou d'acheter un nouvel uniforme pour l'école, c'était mon frère Ben qui m'emmenait en ville et payait avec l'argent que papa lui donnait. En fait, je ne suis allée au terrain de jeux qu'une fois étant enfant.

C'était une de ces rares occasions où papa m'avait amenée au supermarché. Nous étions sur le chemin du retour quand il me dit :

— Hé, Zoe. Si on allait au parc ?

Ce dernier n'était qu'à cinq minutes de marche de la maison, mais bien qu'il y soit allé de nombreuses fois avec Jake et Ben, il ne m'y avait jamais amenée. J'étais très excitée à cette idée, et comme je ne voulais surtout pas qu'il change d'avis, je ne lui posai pas la question qui me brûlait les lèvres (« Que va penser maman quand elle l'apprendra ? »).

Au parc, papa a sorti un mouchoir de sa poche et l'a déposé sur la balançoire.

— Pour que tu ne te salisses pas, m'avait-il dit, et je me sentis très spéciale, un peu comme une princesse. Puis il commença à me pousser, doucement d'abord, jusqu'à ce que je prenne confiance et que je me mette à crier :

— Plus haut ! Plus haut !

Cependant, comme toute princesse le sait ou l'apprend à ses dépens, il y a toujours dans les contes une méchante sorcière, et la nôtre nous attendait à la maison. Papa eut juste le temps d'ouvrir la porte qu'elle lui hurlait déjà dessus, lui demandant ce qui nous avait pris autant de temps et exigeant que nous lui disions où nous étions allés.

— On est allés au putain de parc ! lui avait-il dit avant qu'elle ne le frappe. Puis il lui rendit son coup et la dispute dégénéra rapidement en un véritable pugilat.

Si papa se devait d'être sobre chaque jour à l'heure du travail, maman n'était pas soumise à de telles contraintes et elle buvait du lever au coucher. Et plus ils buvaient tous les deux, plus leurs altercations étaient violentes. J'ai passé une bonne partie de mon enfance à les entendre

hurler et se taper dessus, à entendre maman crier « Non ! Arrête ! » quand papa montait sur elle et qu'elle essayait de le repousser, ce qui me donnait envie de la protéger ; je me sentais alors coupable, car je savais que je ne pouvais rien faire pour l'aider.

Aujourd'hui, avec du recul, je suis heureuse que papa m'ait amenée au parc ce jour-là, même si la journée se termina par un horrible combat entre mes parents, car il ne m'y amena plus jamais. Au moins ai-je gardé ce beau souvenir de lui me poussant sur une balançoire, avant que son attitude envers moi ne change et que les coups de maman ne soient plus seuls à me faire craindre de vivre sous ce toit.